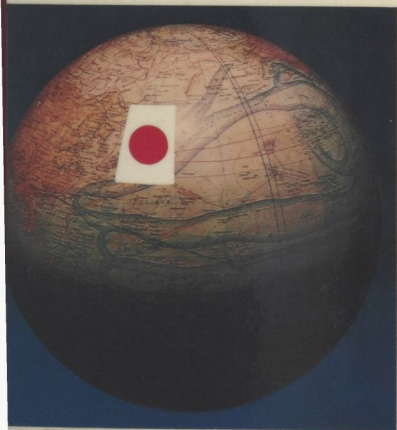


**Jean-Claude
Courdy**

**les
JAPONAIS**

**la vie de tous les jours
dans l'empire
du
Soleil Levant**



belfond

LES JAPONAIS

170
2 pt. 79

8° 00
1539

Du même auteur

Vinci, roman, coll. Les Quatre Saisons, Tchou 1977

92
30-32

01-28-041212-11006

JEAN-CLAUDE COURDY

LES JAPONAIS

PIERRE BELFOND

3 bis, passage de la Petite-Boucherie
75006 Paris

ISBN 2-7144-1-1-1
© Belfond 1979

DL-26-04-1979-11006

JEAN-CLAUDE COURDY

LES

JAPONAIS



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications
envoyez vos nom et adresse en citant ce livre
Éditions Pierre Belfond
3 bis, passage de la Petite-Boucherie
75006 Paris

ISBN 2-7144-1213-0

© Belfond 1979

*La modernité, ce n'est pas seulement l'art
d'assumer paradoxalement la technicité et
d'y découvrir une espèce de profondeur,
mais aussi l'art d'assumer la mobilité essen-
tielle qui caractérise le fait virtuose.*

Vladimir Jankélévitch,
Liszt et la rhapsodie, essai sur la virtuosité,
Plon 1979.

La mobilité de ce langage est
d'autant plus grande que le langage
est devenu un objet de réflexion,
non sans l'air de la mobilité que
celle qui caractérise le langage.

Vladimir Jankélévitch
L'art et la réflexion, essai sur la réflexion
Paris 1979

Les ouvrages de la collection
"L'art et la réflexion" sont en vente
à la Librairie de la Sorbonne
100, boulevard de la Sorbonne
75005 Paris

0-111-04412-2 ISBN

© Librairie de la Sorbonne

Un auteur n'a pas à se justifier. On aurait tôt fait de le croire coupable d'un manque de confiance en soi. Les « peut-être » et les « parfois » nuisent à la crédibilité des scrupuleux, dont le refus du blanc ou du noir est trop souvent pris pour le signe d'une pensée terne, hâtivement assimilée à une absence de pensée.

La première partie de ce livre, « Rencontres », est l'histoire de mes engouements et de mes révulsions vis-à-vis des Japonais tels que je les ai vus, en essayant d'oublier mes à-priori, mon éducation, ce qu'on m'avait dit du Japon ou les idées toutes faites qui trottaient en moi. En réfléchissant, j'ai voulu aller plus loin dans mes rencontres. J'y ai découvert ces « dualités » qui sont l'objet de la deuxième partie. Histoire et civilisation font coexister en permanence le mythe et la réalité, la tradition et le modernisme, l'Orient et l'Occident. Le lecteur sera sans doute mieux préparé pour aborder les « réalités » du Japon contemporain, celles du Japonais chez lui, dans la société, dans l'entreprise. La vie de tous les jours dans l'Empire du Soleil Levant aurait pu s'arrêter là, si les Japonais ne portaient, d'une manière ostensible, le cordon ombilical qui tient chaque individu rivé à la patrie, à la terre du Japon. Il fallait donc, pour expliquer ce que ressentent les Japonais, évoquer ces lames de fond qui mettent le navire en péril : défis des corps étrangers, qu'il faut intégrer ou rejeter, défis des démons passés qui viennent contredire ceux du présent, et des démons d'aujourd'hui qui veulent faire la loi au nom de l'anéantissement de ceux d'hier, défis des systèmes qui voudraient se faire passer pour des valeurs.

Ce livre ne prend place dans aucune classification. Son propos n'est point de combler les frustrations des sociologues, ni de conforter les ostracismes des stratèges de l'économie mondiale, ni d'alimenter de nouvelles hypothèses de géopolitique. Ma tâche était de rendre compte de la vie du peuple presque au jour le jour et, au travers du quotidien, d'aider des hommes à comprendre d'autres hommes.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

INTRODUCTION

I. RENCONTRES

II. DUALITÉS

Les mythes et le réel	103
Le puzzle	133

III. RÉALITÉS

Le Japonais chez lui	183
Le Japonais dans la société	235
Le Japonais dans l'entreprise	287

IV. DÉFIS

Les Japonais et les « Geijin »	325
Les Japonais et la guerre	353
Les Japonais et la démocratie	371

CONCLUSION	391
----------------------	-----

SOMMAIRE

	AVANT-PROPOS	
	INTRODUCTION	
	I. RENCONTRES	
	II. DUALITÉS	
101	Les mythes et la réél	
119	Le puzzle	
	III. RÉALITÉS	
183	Le japonais chez lui	
227	Le japonais dans le monde	
287	Le japonais dans l'entreprise	
	IV. DÉPIS	
328	Les japonais et les « Gaijin »	
333	Les japonais et le genre	
371	Les japonais et la démocratie	
391	CONCLUSION	

Avant-propos

La prise de conscience de l'événement, de sa dimension, de l'importance qu'il va revêtir a coïncidé pour moi avec la guerre d'Algérie. Le journaliste ne maîtrise pas l'objet de sa quête, qui lui échappe souvent, court devant lui, gonfle, explose. Sa responsabilité d'homme de communication se trouve engagée, comme peut l'être celle d'un skieur imprudent qui déclenche une avalanche. Il n'y a plus de commune mesure entre un reportage et les réactions en chaîne qu'il peut entraîner. Tout journaliste est prisonnier de sa fatalité, tant les répercussions de sa voix sont imprévisibles. Car les hommes sont ainsi faits : ne retenant de l'information que le détail ou ce qui les arrange, ils délaissent bien souvent les notations qui l'éclairent !

Le journaliste n'a plus d'autre alternative que châtiment ou frustration.

Il y a quinze ans que je flirte avec le journalisme lorsqu'en mai 1963 j'apprends que j'ai quelques chances d'être nommé délégué permanent de l'Office de Radiodiffusion Télévision française en Extrême-Orient avec, pour base arrière, Tokyo. Je vis dans l'euphorie du Festival de Cannes; le temps incertain ou franchement pluvieux favorise la rêverie exotique. J'ai déjà choisi de faire le voyage en bateau. Je me suis renseigné. Marseille-Yokohama : trente-deux jours de navigation, avec quelques escales : Port-Saïd-Le Caire - Aden - Bombay - Colombo - Singapour - Saïgon - Hong-Kong - Kobé...

Je pense à d'autres villes comme Séoul, Manille ou Pékin qui font partie de ma chasse gardée. Je suis cependant réaliste; je ne me fais pas trop d'illusions sur mes chances de sortir souvent à la une. Dès mon arrivée à Tokyo, cette impression se confirme. Paris s'intéresse assez peu au Japon. Mes confrères Robert Guillain du *Monde*, Marcel Giuglaris de *France-Soir*, Jacques Jacquet-Francillon du *Figaro* envoient beaucoup plus de copies que leurs journaux respectifs n'en absorbent.

En ce qui me concerne, la radio épongera la plupart de mes modulations. La télévision diffusera environ quatre cents sujets en

sept ans, dont soixante-dix pour cent auront pour thème l'engagement américain en Asie, la Corée, la Chine et le Vietnam. Parmi les événements du Japon, les révoltes estudiantines soulèveront quelque intérêt, ainsi que l'arraisonnement d'un avion de ligne à la pointe des sabres de cinq membres de l'armée rouge. A quelques exceptions près, ce sera la frustration.

Les années ont passé, j'ai quitté le Japon après sept ans. Je m'y suis marié. Mes enfants y ont coulé leurs premières années. J'y ai été heureux. Il me restait cependant, à mon retour à Paris, ce sentiment d'avoir été impuissant à révéler à mes amis un grand pays et un grand peuple. L'ambition de nous enrichir de nos mutuelles différences ne me semblait pas démesurée. Peut-être les efforts déployés dans cette direction ne sont-ils pas venus à leur heure. Je me suis souvenu d'un dialogue téléphonique avec mon confrère Roland Dhordain, alors que je débutais dans le métier de radio-reporter, où il s'était déjà fait un nom en compagnie de Michel Péricard et Joseph Pasteur. J'avais traversé le Sahara en auto-stop et, par hasard, j'avais été le témoin du jaillissement du premier pétrole à Edjelé à la frontière libyenne. J'avais envoyé à mon retour une modulation qui avait échoué au panier.

Deux mois après, la nouvelle était officiellement annoncée. Roland Dhordain, appelant ses correspondants à Alger, s'étonnait de n'avoir eu ce soir-là aucune intervention d'Alger. Comme je lui répliquai qu'elle avait été faite depuis plusieurs semaines, « ce qui compte, me dit-il, c'est non seulement de donner la nouvelle, mais de choisir le bon moment pour la donner. »

Ce livre vient-il à son heure ? Je l'espère, si j'en juge par la pénétration du Japon dans notre vie quotidienne, par la place qu'il y tient à travers des objets aussi usuels et familiers que la radio, la télévision, la chaîne haute fidélité, la machine à calculer et bientôt l'ordinateur familial, sans oublier, pour certains pays européens ou américains, l'automobile. Notre objectif, en écrivant cet ouvrage, a été de chasser notre frustration et de donner aux esprits curieux quelques-unes des clefs indispensables pour aborder de nouveaux rivages, ceux où nous conduisent inéluctablement nos destinées d'hommes. Je dois donc témoigner ma gratitude à ceux qui ont facilité mon débarquement et mon acclimatation sur la planète Japon :

— Anne-Marie, mon épouse, documentaliste attentive, amoureuse du Japon, où nous sommes arrivés séparément. Un jour, elle a accepté de me suivre dans le bureau du Consul de France, Réginald Austin, pour y lier sa vie à la mienne, en présence de Jean Dehouc et Henri Deguchi, nos témoins et amis.

— Mes confrères dont j'ai essayé de retenir les leçons, avec une mention spéciale pour Jacques Jacquet-Francillon du *Figaro*, Robert Guillain du *Monde*, Marcel Giuglaris de *France-Soir*, Bernie Krisher de *Newsweek*, l'écrivain italien Fosco Maraini, ainsi que le compositeur-musicologue britannique Dorothy Britton.

– Mes professeurs « Sensei », James Morley, directeur de l'Institut asiatique de l'université de Columbia, dont l'enseignement m'a appris le sens de l'histoire; Mike Okseberg, l'un des plus perspicaces sinologues américains, qui a éclairé pour moi le contexte des relations Chine-Japon; Zbinew Brzezinsky, conseiller spécial du président des États-Unis, rencontré dans les couloirs de l'université de Columbia et dans des séminaires sur le Japon, dont la critique incisive m'a aidé à nuancer certains jugements.

– Les Français du Japon, les « tatamisés », ceux qui ne pourraient pas vivre ailleurs, comme René de Berval le bouddhiste, Roger Denoual le banquier, Jacques Pezeu-Massabiau le géographe, le père Valade, missionnaire, correspondant de l'abbé Pierre.

– Les diplomates japonologues français André Brunet, Michel Huriet, Jean Perrin.

– L'ambassadeur de France Louis de Guiringaud, qui occupa le poste de Tokyo avant d'aller aux Nations Unies et de devenir le ministre des Affaires étrangères de la France.

– L'ambassadeur des États-Unis David Osborne.

– Les ambassadeurs du Japon : Fujiyama, Kagami, Kitahara, Moto-no, Nakayama.

– Les professeurs de sciences politiques Inoki, Kosaka et Mushakodji, le professeur de droit constitutionnel Miyazawa, le professeur de lettres Ko Iwase, l'ancien gouverneur de la banque du Japon Sumita Satoshi, Enna Takeo administrateur du journal *Asahi*, Okamoto Taro artiste philosophe, Dan Ikuma compositeur, chef-d'orchestre, écrivain, ainsi que mon ami Suzuki Takashi.

... A un moment ou à un autre de ma vie japonaise, tous ont contribué à étayer mes connaissances et à former mon jugement.

Je suis redevable également aux différents services des ambassades du Japon en France et de France au Japon, au Centre de Presse étrangère de Tokyo, au ministère japonais des Affaires étrangères qui m'ont ouvert de nombreuses portes. Que soient également remerciés l'Office économique franco-japonais et la Documentation française qui ont toujours su trouver la date, la statistique ou la pièce qui manquait à mon dossier.

Les professeurs de langue française à l'école de la langue française de l'Université de Montréal ont été invités à participer à la conférence de l'Association des professeurs de langue française de l'Université de Montréal, qui a eu lieu à Montréal le 10 et 11 mars 1968. Cette conférence a été organisée par le professeur de langue française de l'Université de Montréal, M. J. Gauthier, et a été présidée par le professeur de langue française de l'Université de Montréal, M. J. Gauthier. Les participants ont discuté de la situation de la langue française au Québec et de la nécessité de renforcer son enseignement dans les universités. Ils ont également discuté de la nécessité de créer des centres de recherche et de documentation en matière de langue française. Les conclusions de la conférence ont été publiées dans un rapport intitulé "Rapport de la conférence de l'Association des professeurs de langue française de l'Université de Montréal".

Introduction

Nombreux sont les Japonais saisis de malaise en visitant le château de Versailles. La symétrie des pelouses, des allées, des fontaines leur paraît trop artificielle. C'est ce qu'affirme M. Mushakoji Kinhide, professeur de sciences politiques à l'université de Sophia à Tokyo. Vanité que de vouloir soumettre la nature à l'homme, qui n'en est pas le maître ! Comment peut-on songer à lui imposer sa loi, alors que notre problème d'êtres humains est essentiellement un problème d'adaptation et de cohabitation avec notre environnement. Il y a là un choix esthétique en corrélation étroite avec le souci des Japonais de ne pas s'enfermer, sur le plan intellectuel, dans un esprit géométrique. Les Nippons sont, en ce sens, plus près de Pascal que de Descartes. Mon étonnement fut d'ailleurs grand lorsqu'un certain M. Maeda, professeur à l'université de Todaï, vint se présenter à moi, dans mon bureau de Tokyo, comme le Président de la Société des Amis de Pascal. Elle existe, elle compte à travers le Japon une centaine de membres, tous distingués universitaires; elle n'a d'équivalent que la Société des Amis de Shakespeare. Et pourtant, le Japon compte de nombreux esprits « géométriques »; mathématiciens, physiciens, architectes, médecins, qui calculent, expérimentent, bâtissent, contribuent à faire reculer la maladie. L'État japonais est un modèle d'organisation. Le gouvernement a un plan. Mais comme le fait remarquer le professeur Mushakoji, « il y a plan et plan ». Il cite le cas de l'architecte urbaniste Kurokawa Kisho racontant que, lors d'une visite à Brasilia, il a été frappé non par « la cité vide et inhumaine dans sa beauté géométrique mais plutôt par le bidonville, bâti sans aucun plan par les ouvriers de Brasilia ».

C'est là que l'architecte japonais découvre l'harmonie la plus évidente entre l'homme et son environnement car, dit Kurokawa, « lorsqu'on bâtit, il faut prendre en compte le rythme de destruction des composantes de ce que l'on bâtit. Homme et nature sont complémentaires dans un même système ». On ne peut pas visiter le Japon sans être frappé par cette évidence.

Le professeur Muramatsu Takeshi cite, de ces liens privilégiés, deux manifestations suffisamment éloquents : la permanence du culte *shintô*, tel qu'il apparaît dans le Shugendo ou chamanisme des montagnes, culte par excellence de la nature remontant aux origines du Japon, et la culture du riz dans un pays septentrional, dont l'acclimatation depuis des siècles exige du paysan japonais un effort surhumain, créateur d'un lien exceptionnel entre la terre et l'homme. Une telle harmonie se répercute au niveau des rapports de l'homme japonais avec son prochain. Aussi, un Japonais ne peut pas présumer qu'il s'oppose à un autre Japonais, d'où peut-être l'idée que l'individualisme n'existe pas au Japon. L'expérience « individualiste » trouve cependant, là-bas, un merveilleux champ d'expérience. C'est d'après ce critère que la jeunesse veut s'affirmer aujourd'hui. Mais lorsque l'individualisme est ressenti comme une aliénation, on abandonne la confrontation de soi avec l'autre, et on repart à la recherche de l'harmonie.

Cette attitude donne au Japon une physionomie pluraliste, d'une manière différente du libéralisme qu'on lui associe en Occident, où chacun croit détenir la vérité. Dans tout pluralisme à l'occidentale, il y a concurrence. Au Japon, il y a coopération. En Occident, il faut faire triompher la vérité; au Japon, il faut faire le choix qui sert le mieux la société dans laquelle on vit et ne jamais sacrifier les rapports humains à cette vérité. L'amour du prochain passe avant l'amour de la vérité. C'est un peu le message de l'écrivain Endo Shusaku dans son livre *Le Silence de Dieu* dont l'adaptation cinématographique a été présentée au Festival de Cannes en 1974. Le prêtre qui voit ses fidèles torturés un par un est convaincu que même le Christ se serait renié pour sauver un chrétien mis à mort à cause de lui. Pour un chrétien, c'est une hérésie. La philosophie occidentale n'en est pas moins touchée par l'absurdité du « que la justice passe et que périsse le monde ». Vladimir Jankélévitch l'explique fort bien : « Au-delà de ce qui nous paraît être la vérité, il y a une autre vérité plus profonde dont nous ne possédons pas toujours les éléments... »

Dans leur incertitude, les Japonais se sentent obligés, selon l'image d'un philosophe allemand, de bâtir en permanence une maison à deux étages : l'un entièrement japonais, l'autre entièrement occidental. Ainsi, il y aurait dans la même maison un va-et-vient constant entre les deux étages, se traduisant par une incapacité permanente à trancher. Faut-il voir là un respect de la complexité des choses, ou un mode de pensée énigmatique destiné à tromper ? Est-il exact que les Japonais soient dans l'incapacité de choisir entre le blanc et le noir parce qu'ils préfèrent le gris ? Il est vrai que dans cette inquisition permanente de la société que représentent les sondages, les Japonais battent les records des *sans opinion*, ce qui ne peut évidemment correspondre à une ignorance, mais traduit plutôt un embarras devant la question appelant un oui ou un non.

Comment expliquer, dès lors, le fanatisme et la violence ?

L'histoire du Japon, des origines à nos jours, n'a pas été avare de ces épisodes sanglants, révélateurs d'un parti pris, d'une décision froidement exécutée, de tergiversations balayées, d'un choix délibéré. A l'indécision se traduisant dans le langage quotidien par des *shikashi...ga...* « cependant, mais... », peut être opposée la résolution, dont le symbole est ce bandeau que l'on noue autour de son front et qui se charge de montrer à tous que l'on ira jusqu'au bout. Le « jusqu'au-boutisme », verso de la médaille, dont le recto est le « pèse le pour et le contre », jette un doute sur la vraie nature de la médaille.

Les comportements sociaux résultent de ce double héritage : celui de la violence inhérent à la géographie, l'histoire, le peuple; celui de l'impassibilité, acquise pour survivre dans une société soumise à des secousses. Ruth Benedict, écrivain américain dont on se plaît à louer la pertinence, alors qu'elle n'est jamais venue au Japon, a parlé d'une « civilisation de la honte », qui s'opposerait à une « civilisation du péché ». C'est là une apparence, même si le vocabulaire de l'excuse est celui qui revient le plus souvent dans les usages japonais.

Dans les années de la croissance vertigineuse, on ne comptait plus les faillites de petites et moyennes entreprises, qui ont augmenté encore après la crise de 1972. Chaque fois le même cérémonial se reproduit. La direction convoque les actionnaires, petits ou gros épargnants, et chaque cadre responsable fait son autocritique publique. A la fin de son discours, le responsable s'incline et demande pardon, en priant qu'on l'excuse d'avoir conduit l'entreprise à la faillite. A la Diète, tel homme politique, voire le Premier ministre, est pris en flagrant délit de promesse non tenue, d'échec patent de sa politique sur un point précis. Il ne manque pas de présenter aussitôt ses excuses à ses collègues et à la nation tout entière avant de remettre sa démission. Cette attitude trouve un prolongement dans les relations humaines de tous les jours...

Deux heures du matin, Tokyo est désert. Le dîner chez le conseiller culturel de l'ambassade s'est terminé tard; je me propose de ramener à son hôtel un autre invité, l'historien Albert Soboul, spécialiste de la Révolution et membre du comité central du Parti communiste français. Je prends un raccourci. Je dévale une côte entre deux rangées de petits magasins construits en bois. En bas, une transversale perpendiculaire. Je franchis le carrefour sans regarder ni à droite, ni à gauche. Je suis presque passé et nous ressentons alors un choc très violent à l'arrière droit. Notre véhicule fait un demi-tour sur lui-même et s'immobilise. Quatre jeunes gens de vingt ans sortent du véhicule d'en face. Ils sont navrés. Nous nous inclinons et nous excusons mutuellement. Nous avons été de part et d'autre si imprudents, moi pour avoir franchi le carrefour sans regarder, eux pour avoir dépassé la vitesse permise. Je suis persuadé qu'au fond d'eux-mêmes les quatre jeunes Japonais dont la voiture était

désormais inutilisable n'avaient qu'une envie, celle de me « casser la gueule ». Intérieurement, ils m'insultaient, de même qu'au fond de moi je les traitais de bâtards alcooliques. Peut-on donner le sens d'un sentiment aussi profond en soi que la honte, à ce qui n'est qu'un code de coexistence, imposé par des conditions de vie en société différentes des nôtres ?

Lorsqu'une société s'impose des contraintes aussi sévères, il lui est indispensable de ménager des soupapes de défolement collectif. C'est ainsi que la manifestation publique souvent violente est une forme d'expression de la « vox populi », étouffée normalement par l'éducation. Mais le défolement fonctionne aussi au niveau de chaque individu...

Tokyo, il fait encore nuit. Il est six heures du matin. Dans la rue de Setagaya, on commence à entendre des pas. Ce n'est pas encore l'heure du ramassage des ordures et l'on ne distingue pas le ronronnement caractéristique des bennes broyeuses, digérant lentement les déchets. Tous les bruits sont encore feutrés. Des claquements légers indiquent seulement que l'on referme, au fond des petits jardins, les portes coulissantes extérieures. Des ombres se faufilent çà et là, se dirigeant vers la bouche de métro la plus proche, vers la gare ou l'arrêt d'autobus. Ils ont tous moins de vingt-cinq ans et appartiennent à un *dojo*, c'est-à-dire à un club où l'on pratique les arts martiaux. Judo, karaté, aikido, kendo sont les soupapes de défolement individuel, pour une jeunesse physiquement victime des conditions de vie d'un archipel surpeuplé, et moralement dans l'incapacité de réaliser l'idéal incarné par les vertus que le Japon autarcique leur a léguées.

Mori Arimasa, professeur de philosophie, déclare : « Nous sommes entraînés sur les rails des pensées de type européen... » Cette constatation comporte une nuance de regret qu'il ne puisse y avoir d'autre issue à une société moderne, fût-elle japonaise, que celle d'emprunter un mode de pensée qui lui est étranger. Cela signifie que « la pensée occidentale possède non pas seulement une efficacité, mais aussi une certaine vérité et une validité universelle... » On retrouve ici un particularisme japonais opposé à l'universalisme occidental. Mais Mori Arimasa s'empresse d'ajouter que cette pensée qui s'efforce de tout réduire à une proposition et à une équation « numériques et quantitatives » étouffe « ce qui est directement et profondément humain ». Ambiguïté ou dualité ? La conception japonaise des relations humaines crée un huis-clos, celle de l'Occident fait courir en permanence le risque de la dépersonnalisation. Les Japonais qui s'interrogent sur leur identité devraient en fait être rassurés. Ils sont plus à même que les Occidentaux de répondre à la question : Qui sommes-nous ? Ne faut-il pas aussi que nous nous posions la question de savoir : « Qui sont-ils ? »

Venant d'Europe, j'étais inquiet, plein d'appréhension de me trouver au milieu de la foule. En débarquant sur la Ginza ou à

Shinjuku à 18 h, j'ai compris que je n'aurais plus jamais peur de la foule. L'été, sur la place de Sukiyabashi, au moment où les feux passent au vert pour les piétons qui sortent du Mitsukoshi-Ginza, c'est un déferlement de chemises blanches à manches courtes. On est si serré qu'on se touche, et pourtant on peut se mouvoir avec une extrême facilité. S'il pleut, une forêt de parapluies se frôle, et tout à coup au milieu de la marée, voici la tache incongrue : « l'American-jin » qui peut aussi bien être français, se distinguant par son complet veston ou son imperméable. Les Japonais ne portent pas d'imperméable. Ça n'est pas la mode. Zabo, un caricaturiste français qui a exercé sa verve et sa pointe sèche aux dépens des Chinois, des Indiens et des Japonais, a fait un jour une expérience intéressante. Il avait revêtu un chapeau de rizière et un vêtement fait de deux pans de paille (on dirait deux gerbes qui pendent l'une dans le dos, l'autre sur le ventre), que les paysans mettent pour se protéger du mauvais temps lorsqu'ils travaillent dans la rizière. Ainsi accoutré, Zabo s'était posté au carrefour de la Ginza et traversait avec le flux, retraversait avec le reflux, tandis qu'une caméra le suivait de loin. Les réactions de la foule vues sur la pellicule sont étonnantes. Seules deux écolières de treize ou quatorze ans chuchotent et rient à l'étouffée au passage de Zabo, qui n'a rien d'un paysan japonais. La foule continue son chemin sans prêter attention à cet énérgumène qui à Paris eût fait recette pour peu qu'il eût joué de l'accordéon dans le métro.

Je n'ai jamais éprouvé de malaise. On peut regarder les filles en face. Le sourire dont elles gratifient votre regard est presque une invitation. Les vitrines des magasins regorgent de tout ce qui peut attirer l'œil, et on n'en finit plus de se créer des envies et d'imaginer comment on va transformer son appartement en bazar de bric-à-brac et de « gadget ». Les affiches des théâtres et des cinémas prennent une ampleur démesurée, un hélicoptère vient rompre la monotonie des bruits. Les bouches de métro dégorge et regorgent, le bain de foule est presque parfumé. La nuit tombe vite, les néons s'allument, la rue devient un immense « luna park ». On n'a jamais envie d'aller se coucher, tant on est sollicité par les petites choses : l'horoscope au coin de la rue, l'assiette de nouilles que vous tend le marchand d'*Soba*, le petit « bistrot » à la Japonaise où dix clients, pas un de plus, ont l'honneur de déguster ici la *tempura*, là les *yakitori* (brochettes), plus loin le *sachimi* (poisson cru) ou les *souchi* (poisson cru enveloppé de riz maintenu par une feuille d'algue). Sans crainte, on peut entrer partout, salué par un *Hirashaimase* (soyez le bienvenu) tonitruant. Qui que vous soyez, vous êtes le client roi. Je vais ainsi d'étonnement en étonnement : A Hiroshima, un « fils de la bombe » m'explique que les Américains sont ses amis. A Nagasaki, dans le merveilleux cirque qui enserre la baie, la faisant ressembler à un immense théâtre dont la scène serait le port, je fais connaissance avec le culte de Puccini, qui créa *Madame Butterfly* sans avoir jamais mis les pieds au Japon. On ne sait plus

aujourd'hui si la maison de Madame Butterfly a été reconstruite sur les paroles de Puccini, ou si celui-ci, par quelque don de télépathie, n'a pas rêvé une réalité de l'au-delà. A Ebusuki, on est deux mille à se baigner ensemble, au milieu de cactus géants en matière plastique. Dans la presque île de Shimokita, on va une fois l'an se mettre en communication avec l'esprit des morts. A Happo-En, dans le cadre d'une station de ski ultra-moderne, à quelques centaines de mètres d'un quatre étoiles, une modeste chaumière vous reçoit; on vous conduit au bord de la rivière qui borde les cuisines et où a été aménagé un vivier. On y pêche sa carpe ou sa truite, que l'on grille devant vous, pour quelques centaines de yens. A Sado, les paysans s'offrent spontanément à restituer, pour vous seul, leur théâtre et leurs danses. A Kyoto, on trouve encore dans Gion des hôtels qui louent des chambres à l'heure, mais qui après 22 heures et jusqu'à 8 heures du matin vous accordent leur hospitalité si, comme cela arrive souvent, vous ne trouvez rien dans le circuit normal du *Japan Travel Bureau*. A Dotombori, le quartier des plaisirs d'Osaka, on vous donne une leçon d'anatomie en guise de strip-tease. La rencontre est toujours stupéfiante. Les journaux tirent à plusieurs millions d'exemplaires par jour. Les machines à écrire ne comptent pas moins de deux mille touches. A l'université de Tokyo, des étudiants apprennent la langue d'oc et lisent Mistral dans le texte. Des pins de cent ans ne dépassent pas trente centimètres de haut. Sur une scène de *nô*, en deux heures, l'acteur a fait vingt pas et a prononcé vingt mots. Le bain parfumé continue...

Cette première phase de la rencontre distille l'euphorie. Certains récalcitrants perpétuels de la vie ne connaissent jamais ce premier stade, rebutés qu'ils sont par le monde d'incompréhension qui les entoure. Peut-on vivre sans nom de rues, avec des chauffeurs de taxi ignorants ou cinglés, au milieu d'une foule étouffante, avec des gens sans humour, qui font une mine consternée lorsque vous riez et qui rient lorsqu'il n'y a vraiment pas de quoi. On ne se console même pas avec la cuisine infecte. Ils ne peuvent pas écrire comme tout le monde... Tout devient prétexte à râler...

Vient le deuxième stade. Un rien et tout vous énerve : se déchausser en rentrant dans une maison. Entendre parler des merveilleux arrangements de fleurs alors qu'on voit partout, dans la rue, d'affreuses couronnes de fleurs artificielles pour célébrer l'inauguration d'une épicerie ou le dépuclage de la nouvelle mariée; la foule commence à tourner à l'obsession, dans la rue, les autobus, le métro ou le train. Les somptueux immeubles de bureaux ou de magasins font sourire, alors que 80 % de la capitale et des villes sont construits en bois et ressemblent à d'immenses bidonvilles électrifiés, dépourvus d'eau l'été, empuantis par l'absence de tout-à-l'égout. Le luxe de Ginza nous révolte, en parcourant les rues sans fin de Saniya où s'entassent les chômeurs, huit à dix dans des pièces de vingt mètres carrés. Pas de plan d'urbanisme et même pas de plan du tout si ce n'est un bureau ministériel de quelques dizaines de fonctionnaires

dépourvus de moyens. Des partis politiques affairistes, un système éducatif qui pousse les jeunes au suicide et au désespoir, des femmes esclaves faites pour servir leur mari et qui ne mangent jamais à table avec eux... des contrats non respectés, des barrières tarifaires, douanières, réglementaires à n'en plus finir pour rester entre soi et empêcher l'étranger de pénétrer... Partout l'ambiguïté, le peut-être, le quelquefois, la tension permanente de l'individu soumis à une hiérarchie sociale rigide, passant son temps à avoir peur de perdre la face...

Dans cette période de ma vie au Japon, ma deuxième phase fut aggravée par trois anecdotes : Une jeune Européenne travaillant comme secrétaire dans une ambassade tomba amoureuse d'un jeune Japonais; fils d'une famille ni riche ni pauvre, simplement aisée, il était semble-t-il lui aussi amoureux. Elève un peu attardé dans une université privée, il n'avait pas d'idée précise sur son avenir professionnel tant que ses parents acceptaient de l'entretenir. Un jour, la jeune Européenne entrevit l'impasse dans laquelle elle s'était engagée, sans qu'il fût possible de trouver une solution, même dans un mariage, dont les parents du Japonais ne voulaient pas. Elle prit donc la décision de rompre. Alors commence le psychodrame. Le jeune homme jusqu'ici bien élevé, chevalier servant, amant parfois passionné, se transforme en personnage ordurier, en pleine rue, fait un scandale devant des amis, simule un évanouissement sur le trottoir et se fait transporter chez lui dans un état comateux... Fin de l'acte I. Acte II : par téléphone le jeune homme commence à faire du chantage, harcèle la jeune Européenne, exige une compensation sans dire laquelle. Fin de l'acte II. Acte III : la pauvre, effrayée, arrive chaque jour au bureau à bout de nerfs, au bord de la dépression et, au énième coup de fil, accepte une ultime rencontre pour fixer la compensation. Fin de l'acte III. Acte IV : la rencontre a lieu. Le jeune homme a repris toute sa maîtrise de soi. Calmement, il menace : « Ta rupture m'a fait perdre la face à l'université, tu me dois une réparation... (la jeune fille passe de la larme à l'œil à la stupéfaction)... J'exige immédiatement six cent mille yen. Mes amis sont témoins. Si tu ne me les donnes pas dans quarante-huit heures, je te tue et je me suicide ensuite... » Elle a l'heureuse idée de se confier à un spécialiste du Japon, qui ne peut que lui donner ce conseil : « Prenez l'avion pour l'Europe dès demain. » Ce qu'elle fit...

Dans l'interphone, ma secrétaire m'appelle : « Le Professeur X... vous prenez ? — Bien sûr ! — Allô ! Monsieur Courdy, c'est assez urgent. J'ai besoin de vous voir. Puis-je passer à votre bureau demain ? — D'accord ! 16 h ? — 16 h... » Le lendemain à l'heure précise, le professeur X... de l'université Y... est devant moi. Je me demande ce qu'il a de si important à me dire. Il y a près de cinq minutes qu'il est entré dans mon bureau et il n'a toujours pas ouvert la bouche. Il a longuement cherché son paquet de cigarettes, puis les allumettes, et m'a demandé si ça ne me dérangeait pas... Enfin, il

commence : « Je voulais vous soumettre un problème grave. Il s'agit de moi, et je cherchais un interlocuteur impartial. Alors j'ai pensé à vous. » Re-silence... Le professeur reprend : « Voilà des années que je suis tourmenté par un problème de conscience. Trois fois par semaine, quand je vais faire mon cours, je n'emprunte pas volontairement le plus court chemin pour me rendre dans l'amphithéâtre. Je fais un long détour, car je sais que, sinon, je vais rencontrer mon vieux *sensei* (professeur mais aussi maître à penser). Or, c'est plus fort que moi, je ne peux pas, je n'ai pas encore trouvé la manière adéquate de le saluer... » Nouveau silence... bouffée de cigarette... « Qu'en pensez-vous ? »...

Invité par le gouvernement coréen, je m'étais joint à un groupe de dix journalistes japonais, trois ou quatre Américains et deux autres Français. La deuxième ou troisième soirée fut consacrée à nous demander de donner un échantillon de notre talent national. Je ne sais pas chanter et j'ai horreur de ce genre de manifestation. Obligé de m'exécuter, j'improvise le mime de la fable de La Fontaine, *Le Chêne et le Roseau*. Je ne suis pas Marcel Marceau, mais tout le monde avait compris que le chêne représentait l'Amérique et le roseau le Japon, que le chêne finissait par être déraciné par la tempête et que le roseau après avoir courbé le front sous l'orage résistait et triomphait. Les journalistes japonais qui appartenaient au club du ministère des Affaires étrangères japonais se réunirent après coup pour décider d'une mesure de protestation contre moi, ne pouvant supporter l'idée que le Japon avait « courbé le front ». C'était une insulte, non parce qu'ils croyaient que ça n'était pas la vérité, mais parce qu'une vérité qui leur était désagréable avait été dite en public, et qui plus est devant leurs anciens colonisés. Quant à moi, je ne m'aperçus que bien plus tard du remous que j'avais provoqué. Je ne considérais pas du tout comme humiliante la position du roseau. Convoqué au ministère des Affaires étrangères, je présentai sincèrement mes excuses, n'ayant jamais eu l'intention d'offenser, mais désormais plus conscient de ce que représente la face ou la perte de la face.

Au stade numéro deux, le Japon me sortit par tous les pores de la peau, et je repris l'avion pour l'Europe sans regret, bien décidé à ne plus y revenir. A dix mille mètres et au fur et à mesure que je m'éloignais, je me sentais renaître, plus décontracté, plus calme, essayant de répondre à la question : Qui sont-ils ? Les vrais Japonais sont-ils ceux qui ont créé ce bain parfumé où je me suis vautré pendant des mois, ou ceux qui transforment leur environnement en étuve, dans laquelle on se perd, indifférencié, sous peine d'être pris pour cible dès qu'on veut émerger à la clarté ? Ma pensée ne pouvait se détacher de ce monument à l'extrémité d'Okinawa qui commémore le sacrifice des enfants d'une école secondaire, qui en 1945 se sont jetés du haut de la falaise, professeurs en tête, devant les bateaux de guerre américains. Au stade deux, le Japon était pour

moi le fond du gouffre où la mer se brise et redouble de violence. Une autre image me poursuivait : celle de l'immense procession aux flambeaux de la nuit de l'An. Je m'étais intégré à la foule devant la gare d'Harajuku, et porté par le flot je montais lentement, au milieu des ombres tenant chacune un cierge allumé, vers le temple Meiji. Au-delà de la lueur des bougies, j'essayais de deviner ce que cachaient les arbres du parc. Je ne me demandais pas qui ils étaient mais plutôt qui les habitait, tant le reflet de la procession créait derrière eux une profondeur habituée. Le gravier crissait en cadence. Personne ou presque ne parlait et le murmure qui s'élevait de la foule la rendait encore plus indistincte. Combien étions-nous, passé minuit, dans ces premières minutes du jour de l'An, à monter de Harajuku à la porte du temple ? Le journal du 2 janvier dira quatre millions. J'ignorais ce que nous allions faire au temple, lorsque tout à coup il apparut dans la clairière. Hommes, femmes, enfants en famille ou seuls frappaient trois fois dans leurs mains en s'inclinant, jetaient leur obole, puis se retiraient, environnés du murmure de tous ceux qui, derrière eux, approchaient. La foule descendait à travers le parc et une à une les bougies s'éteignaient.

Eteintes depuis longtemps, leurs flammes continuaient à vaciller devant mes yeux. Je n'avais décidément rien compris au Japon. Je n'en avais rien vu. Mon puzzle était fait de morceaux impossibles à assembler. Une petite phrase d'un ami français, Pierre-Louis Blanc, aujourd'hui directeur de l'Ecole Nationale d'Administration, tintait à mes oreilles : « Si vous quittez le Japon en ayant un seul ami japonais, un ami que vous souhaiterez revoir et qui vous manquera, votre séjour ici aura été une réussite. » J'avais beau chercher. De tous les Japonais que j'avais fréquentés, je n'en voyais pas un qui répondît à la définition d'une telle réussite. Je décidais qu'il fallait que je revienne au Japon, pour rassembler les éléments du puzzle que je venais de détruire.

RENCONTRES

<i>Revoir Tokyo après une longue absence</i>	29
<i>Débarquer au Japon pour la première fois...</i>	40
<i>Recto et verso de la médaille : coexistence ou adaptation au pouvoir le plus fort</i>	43
<i>De la relativité de l'événement</i>	47
<i>Le Japon tel qu'il est perçu</i>	50
<i>Le Japon tel qu'il veut paraître</i>	53
<i>Rencontre avec le milieu professionnel de l'auteur</i>	56
<i>Tokyo-Paris par satellite</i>	62
<i>Quand Tokyo prépare les Jeux</i>	64
<i>Le décollage de la croissance</i>	65
<i>L'envers de la croissance</i>	75
<i>Quelques sujets d'étonnement</i>	80
<i>Avant-goût du Japon by night</i>	89
<i>Fuite en avant</i>	95

RENCONTRES

29	Revoir Tokyo après une longue absence
40	Départir au Japon pour la première fois...
43	Recto et verso de la médaille :
43	coexistence ou adaptation au pouvoir le plus fort
47	De la relativité de l'événement
50	Le Japon tel qu'il est perçu
53	Le Japon tel qu'il veut paraître
56	Rencontres avec le milieu professionnel de l'auteur
62	Tokyo-Paris par satellite
64	Quand Tokyo prépare les Jeux
65	Le décollage de la croissance
72	L'envers de la croissance
80	Quelques sujets d'étonnement
82	Avant-goût du Japon by night
92	Fuite en avant

Revoir Tokyo après une longue absence

Nous avons déjà attaché nos ceintures. Il était dix heures du matin. En cette fin d'octobre, le temps parfaitement clair permettait de voir la terre s'approcher. Après les étendues désolées de la Sibérie, je découvrais tout à coup de vertes forêts hospitalières, que l'automne n'avait pas encore atteintes. La mer formait une bande d'écume continue montant à l'assaut des arbres dont elle ne pouvait que lécher le pied. Ce paysage ne m'était pas familier. Je n'apercevais pas, comme chaque fois que j'avais atterri précédemment au Japon, la tour de Tokyo et tout autour de la baie noyée dans les fumées les immenses zones industrielles, notamment celle de *Kawasaki*, qui ont rendu le Japon célèbre par la densité de sa pollution. C'était la première fois, un an après son ouverture, que j'arrivais à *Narita*, le nouvel aéroport international situé dans la presqu'île de *Chiba*, à environ soixante-dix kilomètres du centre de la capitale. Le côté spacieux des installations faisait ressortir d'autant plus le vide de la grande salle d'arrivée où presque personne n'attendait les voyageurs de notre vol. Avant la mise en service de *Narita*, la proximité de *Haneda*, l'ancien aéroport international situé à quinze kilomètres à peine de *Ginza*, en avait fait la promenade favorite des Japonais de Tokyo. Ils avaient pris la sympathique habitude d'un cérémonial d'escorte des voyageurs, à leur arrivée ou à leur départ. *Narita* a tué la coutume. Mes compagnons de voyage et moi, nous nous sentions seuls et un peu perdus. La douane, toujours scrupuleuse, paraissait moins tatillonne. Les taxis attendaient sagement rangés à la sortie. Le bus pour le centre de la ville accueillait un à un les voyageurs d'Europe. Je montais, ébloui par le soleil, dans un autobus à air conditionné, aux sièges moelleux. Du royaume de la fantaisie et de l'inorganisation, j'étais de nouveau tombé dans un univers méticuleux où le moindre détail a son importance, mais je le savais. Rien n'avait changé. Les bagages soigneusement étiquetés avaient été délicatement arrangés dans le coffre et non empilés n'importe comment. Dans chaque pochette, devant chaque siège, un carton plastifié rouge d'un côté, bleu de l'autre. Sur le côté rouge, en japonais, en chinois,

en anglais, en allemand et en français : « Si vous êtes malade, montrez le côté rouge de ce carton au chauffeur : il appellera aussitôt une ambulance. » Sur le côté bleu, cette autre inscription : « Si vous avez envie d'aller aux toilettes d'une manière pressante, montrez le côté bleu de ce carton au chauffeur... » Il y a peu de temps, il n'y avait pas d'autobus sans hôtesse. Je fus donc étonné de ne pas les voir donner aux voyageurs les informations attendues, en particulier la durée du trajet et l'heure approximative d'arrivée. Les hôtesses avaient été remplacées par une cassette enregistrée.

L'autoroute de Chiba était presque saturée, pas au point cependant de nous immobiliser, comme cela arrive souvent, mais suffisamment pour rallonger de quinze à vingt minutes le trajet normal. Du « Air terminal » à la gare de Tokyo, je retrouvais après deux ans d'absence la même foule, les mêmes rues aux bâtisses sévères, égayées par de nouvelles plantations d'arbres, les efforts et le goût de la décoration des commerçants. Le parc d'Hibiya au pied du palais Impérial avait l'air rajeuni. Ça et là, quelques immeubles nouveaux; partout et en particulier dans le quartier de Marunouchi, un effort d'embellissement par la création de massifs de fleurs... Tokyo est une ville que le soleil transforme, « une ville froide où le soleil est chaud » pour paraphraser le géographe Jules Sion.

Dès mon arrivée à l'hôtel, je commence à téléphoner dans tous les azimuts, afin de planifier ces quelques jours trop courts que je vais passer au Japon. Le son familier de la tonalité du téléphone japonais résonne agréablement, d'autant plus qu'ici pas de standards embouteillés, pas de « friture », même lorsqu'on appelle un numéro lointain. Dans la rue, les Tokyoïtes apparaissent toujours comme des utilisateurs fanatiques des petits téléphones rouges installés sur les trottoirs, devant les bureaux de tabac ou les échoppes. Dans le centre, de nouvelles cabines publiques équipées de téléphones à touches ont fait leur apparition. Les journaux titrent sur le voyage de Deng. Le vice-Premier ministre chinois, en venant parapher le traité de paix et d'amitié sino-japonais, signé le 12 août 1978 à Pékin, donne à l'événement une dimension mondiale. Sur le plan économique, on perçoit de prime abord l'énorme marché potentiel que représente la Chine pour le Japon, l'accélération que les capacités technologiques du Japon vont imprimer au développement de l'immense Chine. On parle d'événement historique, non seulement parce qu'il fera date dans l'histoire, ce qui va de soi, mais surtout parce qu'il peut être l'amorce d'un retour à une continuité historique rompue en 1894. On pressent le « scoop » politique qui renforce une Asie asiatique, en éliminant, sans la nommer, l'Union soviétique des puissances de la région. La Chine de Chou En-Lai avait poursuivi cet objectif, depuis Bandoeng; les accords de sécurité nippo-américains ne pouvaient que le raffermir. Aussi ne s'étonnait-on pas de l'approbation chinoise.

Dans ma chambre de l'Akasaka Tokyu Hotel, je regardais avec curiosité ces images surprenantes de M^{me} Deng, visitant une école

maternelle et pleurant d'émotion devant les gestes et les chants d'amitié des enfants nippons pour une grande dame venue du continent où naquit il y a quatorze siècles la culture japonaise. Kyoto, témoin de l'héritage, décidait le même jour d'offrir à la Chine un terrain pour y construire un centre culturel chinois. A Nara, ville sacrée du bouddhisme, au temple *Todaiji*, le grand prêtre montrait avec fierté le Bouddha, l'une des plus grandes statues en bronze du monde, élevée en l'an 752 avec l'aide d'ingénieurs chinois. En 717, le prêtre chinois Ganjin arrivait du continent et bâtissait le Toshodaiji. En souvenir de ces liens dont la force a traversé les siècles, l'empereur Hiro-Hito, recevant Deng, émettait le souhait d'un avenir rempli d'amitié et ajoutait :

— Vous paraissez bien jeune et en pleine forme...

A quoi Deng répondit :

— J'ai soixante-quatorze ans et Votre Majesté, elle aussi, a bonne mine bien qu'elle soit plus âgée que moi... Oublions donc le passé... C'est le passé...

Les journaux n'en finissaient pas de parler de Deng, l'œil humide tourné vers un certain passé.

Un autre passé, en revanche, était inconvenant à évoquer. C'est le reproche que certains critiques adressaient à Noguchi Goro, « le meilleur chanteur de sa génération » selon le journal *Asahi*, mais dont la chanson *Boku ni totte seishun towa* (ce que la jeunesse signifie pour moi) n'avait pas sa place, notait le critique, dans le récital qu'il donnait en novembre au Nissei Theatre. Cette longue chanson en forme de poème n'est autre que la lecture, sur fond musical, de lettres écrites du front à leur mère par de jeunes soldats qui vont mourir. La liste des récipiendaires de l'Ordre de la culture, le premier novembre, évoquait aussi pour moi un Japon inchangé : le romancier Ozaki Kazuo, soixante-dix-huit ans, le professeur de physique théorique Nanbu Yoichiro, le potier artisan Kusube Yatchi, le professeur de philosophie Tanaka Ichitaro et le benjamin de cinquante-deux ans Sugimura Takashi, directeur du Centre national du cancer. La campagne électorale qui allait s'ouvrir pour la désignation du président du parti de la majorité, le Parti libéral démocrate, occupait la une des quotidiens, mais presque par inadvertance, même si ce nouveau président allait devenir, comme le veut l'usage, le nouveau Premier ministre. Le public indifférent aux jeux d'une politique trop politicienne s'attachait à des futilités. C'est ainsi que pendant mon séjour Joe faisait figure de héros national. Joe est un chimpanzé vivant au zoo de Tama, à Tokyo. Un programme de la télévision nationale japonaise avait à la mi-octobre attiré sur lui l'attention du public, aussi l'émission faisait-elle l'objet d'une rediffusion. Les Japonais avaient été impressionnés d'abord par la courtoisie des chimpanzés, puis par l'autorité de Joe et sa manière de régler les différends entre ses congénères, sa galanterie avec les dames chimpanzés, son courage à défendre la communauté contre toute attaque ou semblant d'attaque

venant de l'extérieur. Le courrier avait afflué à la station de télévision et bientôt grâce aux journaux et à la télévision un mot d'ordre circula : ils sont plus humains que les hommes. Inspirons-nous des chimpanzés. Le programme de télévision a été acheté par l'Association japonaise des sportifs amateurs pour l'entraînement des athlètes et par le gouvernement de la métropole de Tokyo pour servir d'exemple aux futurs administrateurs, dans l'apprentissage d'une gestion communautaire qui n'a pas besoin de contrôle... Les professeurs n'en montraient pas moins leur mécontentement, estimant leurs classes surchargées, les terrains à bâtir se vendaient de plus en plus cher, le yen n'en finissait pas de monter, le budget de la défense donnait lieu à quelques commentaires et les critiques économiques, soucieux de donner autre chose que des satisfecit, tentaient de remettre en question le 7% de croissance, objectif du gouvernement. L'intronisation de Jean-Paul II était expédiée sur trois petites colonnes...

Comme toujours au Japon, j'étais noyé sous le flot de l'information et je sentais confusément le besoin de faire un examen de conscience afin d'y voir plus clair : au fond qu'y a-t-il de changé ? Le Japon change-t-il ? Et les Japonais ?...

Le paradoxe du changement : Kazuko

C'est d'abord l'éternel Japon qui m'assaille derrière les titres des journaux, ce Japon éternel qui modèle les hommes et la société et dont le caractère immuable apparaît dès que l'on a débarqué sur les îles : le travail de fourmi accompli pour gagner quelques kilomètres carrés sur la mer et compenser l'usure séculaire des côtes ainsi que ce phénomène géographique d'imperceptible torsion qui affine siècle après siècle la taille de ce long corps qu'est l'île du Honshu. Il y a cette instabilité permanente de la croûte sur laquelle on vit et que menacent jour après jour les typhons, les raz de marée, les éruptions volcaniques... « Éruption du mont Usu : un fleuve de boue volcanique envahit les villes de Toyako et de Abuta... Trois personnes sont portées disparues... Par suite de pluies diluviennes, la lave du volcan Usu se transforme en fleuve de boue. Le volcan était entré en activité au mois d'août dernier. La ville de Toyako a été isolée et il a fallu évacuer deux cents maisons. A Abuta la cité a été privée d'eau, la boue ayant envahi la station de pompage... » Je ne fus pas étonné à cette lecture. Ce genre de fait divers n'a rien d'exceptionnel. La nature japonaise ne change pas. Le modelage qu'elle a imposé aux hommes permet de comprendre les caractères profonds d'interdépendance ressentis par les individus, certaines réactions grégaires spontanées et un enracinement d'autant plus fort que le sol est instable, donnant aux hommes cette dominante paysanne que l'on retrouve partout, même dans le paysage urbain.

Un esprit occidental se pose des questions en termes de compatibilité ou de contradiction. Je me suis donc demandé si la persistance d'un type de société rurale et d'une mentalité rurale était compatible ou en contradiction avec une urbanisation forcenée. Je me rappelais,

en me rendant à l'aéroport de Hadena, aujourd'hui réservé aux dessertes intérieures, l'inauguration en 1964 du fameux monorail entre la gare d'Hamamatsucho et ce qui était alors l'aéroport international de Tokyo. Les pylônes de support de la voie unique s'éloignaient peu à peu des docks et traversaient, les pieds dans l'eau, un renforcement de la baie. Fin 1978 : les voitures panoramiques passent maintenant par-dessus les toits. On arrive à Haneda à travers entrepôts, terrains de loisirs divers et zones de bureaux. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit plus la mer. Des espaces de deux à trois kilomètres ont été gagnés sur l'eau; le monorail circule au milieu des terres. A l'endroit où mourait le Pacifique, routes et maisons ont été construites. L'urbanisation se manifeste partout; il ne s'agit pas ici de « mitage » du territoire, mais d'une couverture urbaine d'une densité maximale, parfois à la limite du supportable.

Dans cette fantastique création continue que représentent les villes au Japon, le système familial, qui a été à l'origine d'une société japonaise homogène, survit ou se transforme. On retrouve au Japon toutes les contraintes imposées par la modernisation, mises en évidence aux Etats-Unis d'abord, en Europe ensuite. Mais ici les revers du progrès scientifique, du développement des transports, de l'élévation du niveau de vie n'ont pas seulement modifié ou bouleversé un système de valeurs comme dans les pays industrialisés occidentaux. Ils ont créé les conditions d'une rupture totale avec le passé, donc une remise en cause, de la part des enfants, des modes de vie de leurs parents. Au moment où je retrouve Tokyo, les suicides d'enfants sont d'actualité comme peut l'être le rejet ou l'acceptation d'une société que de nombreux Japonais perçoivent inadaptée à l'époque contemporaine, mais dont ils pressentent qu'elle leur est indispensable pour survivre.

Ces réflexions m'étaient inspirées par Kazuko. Le hasard de l'attribution des sièges nous a fait nous retrouver côte à côte au départ de Paris dans le vol régulier Paris-Tokyo via Moscou. Elle portait les cheveux raides en longs bandeaux pendants qui atténuaient l'asymétrie de son visage. Elle avait un type japonais très marqué. Elle paraissait nerveuse, allumant cigarette sur cigarette, les écrasant à moitié fumées l'une après l'autre dans le cendrier, que l'on avait oublié de retirer puisque nous nous trouvions en zone « non-fumeurs ».

- Vous allez à Tokyo ?
- Oui, et vous ?
- Moi aussi.
- Nous avons donc quelques heures à passer ensemble... C'est votre premier voyage au Japon ?
- Non, j'y ai habité longtemps.
- Combien de temps ?... deux ans, trois ans... ?
- Beaucoup plus... sept ans.
- Et c'est la première fois que vous y revenez ?
- Non, j'ai quitté le Japon en 1970, j'y étais arrivé en 1963, mais

depuis mon départ c'est la quatrième fois que je fais le voyage. Et vous ?

— J'ai quitté le Japon il y a trois mois, depuis j'ai voyagé en France et au Brésil... Maintenant je rentre...

— Où avez-vous appris le français ?

— A Paris. J'ai habité Paris pendant cinq ans...

— Si je ne suis pas indiscret, que faites-vous à Tokyo ?

— Attendez, je vais vous montrer...

Elle sortit, de son sac marqué LV, un porte-cartes également marqué LV d'où elle tira quelques photos qu'elle me tendit...

— Vous connaissez Harajuku ?

— Oui...

— C'est un magasin de modes qui m'appartient et qui est situé dans ce quartier. J'ai deux employées, elles m'aiment beaucoup et elles font marcher le commerce en mon absence... Mais je suis partie depuis plus de trois mois et je ne sais pas ce que je vais retrouver.

— Comment vous appelez-vous ?

— Kazuko... vous trouvez que c'est un joli nom ?

— Bien sûr, j'aime tous les noms japonais... ma fille s'appelle Keiko.

— Oh ! vous lui avez donné un prénom japonais ?... Alors vous aimez le Japon... Vous êtes marié, je suppose.

— Oui.

— Moi aussi, j'ai un petit garçon de six ans et une fillette de trois ans et demi. Et vous, vous n'avez qu'une fille ?

— Non, j'ai aussi un garçon de douze ans.

— Ma petite fille de trois ans et demi n'est pas de moi. Je l'ai adoptée, c'est la fille de ma belle-sœur, ou plutôt de la femme du frère de mon mari... Mais tout ça est bien compliqué.

— Votre belle-sœur est morte ?

— Elle a quitté mon beau-frère pour s'enfuir avec son amant. La petite fille a trouvé refuge chez sa grand-mère, donc chez ma belle-mère. Mais ça n'a pas marché, elle était malheureuse, alors je l'ai prise avec moi... Je ne sais pas si j'ai bien fait.

— Pourquoi, vous avez des regrets ?

— Pas du tout, mais j'ai tout abandonné moi aussi, ma fille adoptive, mon fils, mon mari. J'ai quitté la maison il y a trois mois, pour la France, puis pour le Brésil... et maintenant je reviens... J'avais décidé de m'en aller pour toujours. Vous savez, j'ai le tempérament d'un homme, mais comme toutes les femmes j'ai un côté faible et mon mari l'a découvert, alors il en a profité...

— Que fait votre mari ?

— C'est un homme grand, mince, très beau. Je crois que c'est un homme intelligent. Il est acteur et il a tout sacrifié à sa profession. Il y a trois ans, il est tombé gravement malade. Un cancer, je suppose, dans le sang. On lui a fait subir une très grave opération. Il est revenu à la maison au bout de deux mois. Puis, pendant six mois, il est resté en convalescence. Je me suis occupée de lui comme d'un enfant.

Il avait besoin de moi et il ne comprenait pas que moi aussi j'avais besoin de lui... Je suis très égoïste, mais lui aussi... Il fallait que je sois toujours à sa disposition. Il avait, de temps en temps, une façon très éloquente de me regarder. Même si je n'en avais pas envie, il fallait que je me déshabille, et le plus souvent il prenait son pied, égoïstement. Parfois, c'était merveilleux pour moi mais trop rarement... Bientôt, j'en ai eu assez et je n'ai plus voulu qu'il me touche. Alors il est devenu furieux. Chaque fois qu'il avait envie de faire l'amour, il me battait... pour me mettre en condition, disait-il... Un jour, il m'a fait mal et j'ai décidé de partir. Le hasard et peut-être un jeu cruel de la part de mon mari m'ont mise sur la route de Isamu. Il est président d'une petite société d'import-export, il est riche; c'est le meilleur ami de mon mari. Il ne connaît rien, ni à l'art, ni à la comédie... Mais depuis plusieurs mois il était toujours « fourré » à la maison. Mon mari l'invitait presque tous les jours. On aurait dit qu'il le faisait exprès pour éviter de se trouver en tête à tête avec moi. J'ai commencé bientôt à observer Isamu... Son regard n'était pas celui d'un copain... et un jour, j'ai senti qu'il ne m'était pas indifférent. Mon mari a poussé Isamu dans mes bras. Quand nous étions seuls, il me vantait son physique, son intelligence... Il y a trois mois, j'étais à la boutique :

— *Moshi, Moshi, Kasuko-San Deska ?*

C'était lui, il avait reconnu ma voix. Il m'invitait à tout quitter. Il m'annonçait que lui-même partait à Paris. Il avait son billet pour le jour même. Il me suppliait de le rejoindre chez sa sœur, rue de l'Observatoire, et il me fit promettre d'être à son rendez-vous... J'ai promis et j'ai bien été obligée de tenir ma promesse, je suis partie le surlendemain, après avoir confié ma fille adoptive et mon fils à ma belle-mère. Je n'ai pas caché à mon mari qu'il n'était pas question que je revienne... C'est idiot, n'est-ce pas, puisque je suis revenue ? A Paris, Isamu m'attendait comme convenu avec un billet d'avion pour Rio... J'ai passé au Brésil trois mois... extraordinaires... Isamu s'est beaucoup occupé de moi... Il a passé son temps près de moi... puis un jour il a reçu une lettre du Japon... il en a eu assez. Le soir même nous quittions Rio pour Paris. Moi je suis restée à Paris tandis qu'il est reparti directement pour Tokyo... Dès le lendemain il m'appelait au téléphone :

— Reviens à Tokyo... Tu n'as qu'à revenir chez ton mari et nous continuerons à nous voir.

— Il n'en est pas question... Hier soir, c'est mon mari qui m'a appelée à son tour.

— Reviens, je ne peux pas vivre sans toi... ton père et ta mère demandent que tu reviennes... les enfants aussi...

Kasuko s'adressant à moi, mais se parlant plutôt à elle-même, ajouta :

— Si je reviens à Tokyo c'est pour tenter une nouvelle expérience avec mon mari mais pas pour mes enfants... peut-être pour mon père et ma mère...

— Qu'allez-vous faire en arrivant à Tokyo ?

— Je vais téléphoner à mon père, puis j'irai sans doute chez mon mari...

Nous approchions de l'aéroport international de Narita. Les Alpes japonaises apparaissaient à hauteur de hublot couvertes de cryptomérias...

— J'espère que je ne vous ai pas importuné en vous racontant ma vie...

Après avoir franchi la douane, j'ai aperçu pour la dernière fois Kazuko dans un taxi. Elle me faisait des signes désespérés, m'invitant à prendre le taxi avec elle. Je lui montrai ma valise déjà embarquée dans la soute de l'autobus qui assure la liaison aéroport-centre ville... Elle donna l'ordre au taxi de démarrer, je ne l'ai pas revue.

Le paradoxe de la permanence : la loi du groupe

Cette confession à un inconnu m'a frappé. En l'analysant, j'y ai tout d'abord vu une banale histoire de fugue, comme il en arrive souvent au Japon. Des femmes disparaissent, changent d'identité, et vont vivre ailleurs, abandonnant mari et enfants. Les recherches faites pour les retrouver sont en général vaines. Les disparitions d'adultes ne laissent pas de traces. Les Japonais n'ont pas de carte d'identité, mais un système d'enregistrement à la mairie de leur domicile. Cette inscription ne fait état d'aucun lien avec leur résidence précédente. On peut ainsi vivre n'importe où, coupé de son passé. Mais la vie moderne est un défi permanent à ceux qui recherchent l'anonymat. L'ordinateur joue ici un rôle ambigu. D'un côté, il dépersonnalise, rien n'étant plus anonyme que la carte perforée. Mais en même temps, il met en mémoire, permettant de situer et d'identifier chacun, même celui qui ne le souhaite pas. Ainsi, fin 78, 31 691 résidents de l'arrondissement de Sugunami, à Tokyo, ont signé une pétition pour refuser leur enregistrement de domicile sur l'ordinateur, faisant valoir que cette pratique allait violer leur vie privée. La pétition, comportant plus des 8 000 signatures requises pour sa validité, a été transmise à la commission de contrôle électoral, avant d'être examinée par le conseil municipal. Quatorze arrondissements de la capitale sur vingt-trois ont adopté l'informatique pour l'enregistrement de leurs résidents. Cependant, si Kazuko avait voulu disparaître, elle avait plus de chances de ne laisser aucune trace en se réfugiant à l'intérieur du Japon. Dans son cas, il y avait donc autre chose qu'une banale affaire de fugue. Comment expliquer son départ ? Les femmes japonaises éprouvent moins que les hommes la nécessité de s'intégrer dans un groupe. Elles sont en fait le pivot du groupe le plus homogène et le plus résistant de la société japonaise : celui du *ie*, à l'intérieur duquel elles possèdent une autorité, sans commune mesure avec ce qui en paraît à l'extérieur. Lorsque la structure du *ie* est malmenée, la femme ne ressent plus aucune attache avec qui ou quoi que ce soit. Pourquoi est-elle revenue ? Ni à cause de son mari, ni à cause de ses enfants, mais plutôt parce que son

père et sa mère, par leur accueil et leur désir, étaien susceptibles de l'introduire de nouveau dans le circuit du groupe familial. Pour Kasuko, il s'agissait avant tout d'une réinsertion dans un groupe qui la replacerait dans son statut de fille et de mère à la fois, son rôle d'épouse étant confondu avec celui de mère. Kasuko savait au fond d'elle-même qu'en acceptant de revenir à Tokyo elle tirait à jamais un trait sur les habitudes qu'elle avait contractées au cours d'un précédent séjour en Europe, où le concept de famille est essentiellement basé sur les relations entre époux.

En Occident, tous les petits catholiques ont entendu raconter au catéchisme l'histoire du retour de l'enfant prodigue. Elle célèbre l'unité retrouvée de la communauté mise en péril par un comportement individuel marginal.

La loi du groupe prévaut sur les aspirations individuelles. A cette loi est attachée une valeur morale qui culpabilise toute marginalité. Dans sa version modernisée des années 80, l'enfant prodigue ne revient pas. Il est dans le destin de chacun de nous d'être des enfants prodiges. A un moment ou à un autre de notre vie, nous devenons des marginaux dès que nous franchissons le pas de la porte familiale pour entrer dans la vie. Au Japon, l'enfant prodigue reste culpabilisé à vie, comme le sont tous les comportements individuels marginaux.

L'été indien n'en finissait pas. En me rendant à l'université de Tokyo, tout en comptant les stations de métro, je réfléchissais à cet exemple de l'enfant prodigue de la Bible qui me paraissait dépeindre un phénomène social du Japon contemporain : celui des aspirations individuelles à abandonner la chaîne reliant chaque Japonais à un groupe, qu'il s'agisse du clan familial, du milieu professionnel, scolaire ou universitaire, ainsi qu'au caractère « immoral » qui s'attache à la réalisation de telles aspirations. J'étais arrivé à Hongō Sanchōme et je descendis précipitamment, me retrouvant dans une ruelle de boutiquiers. Là encore, dans le vieux Tokyo des maisons en bois, tout le long de la rue piétonne, des bacs à fleurs remplis d'iris et de pétunias alternaient avec des étalages décoratifs de branchages artificiels aux couleurs d'un automne qui n'était pas encore là.

Question de mentalité

J'avais rendez-vous à l'école de médecine de l'université de Tokyo avec le P^r Doi Takeo, médecin-chef des services de psychiatrie de l'hôpital Saint-Luke et professeur de psycho-pathologie et de psychanalyse à l'université la plus prestigieuse du Japon. C'est un homme d'allure jeune, assez replet; il a plus de cinquante ans mais en paraît quarante, le visage ouvert, l'œil pétillant et malicieux. Un vieux bureau métallique, encombré de pipes, fait face au mur. La chaise tourne le dos à une table basse et à un petit canapé bon marché agrémenté de deux fauteuils sommaires tendus de tissu bordeaux.

Par la fenêtre viennent les bruits de va-et-vient sur le campus de l'université.

— Les Japonais sont-ils si différents ? Existe-t-il une mentalité japonaise ?

— La nature humaine est ce qu'elle est, les Japonais sont des humains, et je me demande parfois s'il faut insister sur une originalité japonaise peut-être moins importante que nous ne le pensons. Ma collègue M^{me} Nakane Chie, professeur de sociologie dans cette université, a posé le problème en termes de structures, moi je le vois en termes de psychologie, mais il n'y a aucune contradiction entre nos conceptions. En fait ce qui caractérise les Japonais, c'est « l'esprit de corps ».

— Comment, selon vous, cet esprit de corps, lié à l'origine à la cohésion de la famille rurale, a-t-il survécu à l'urbanisation ?

— C'était le thème d'un congrès organisé par le collège royal australien et néo-zélandais de psychiatrie auquel j'ai assisté à Singapour. L'urbanisation est un défi permanent à l'équilibre mental des individus. Pourquoi le taux de criminalité, de délinquance juvénile, de divorces et en général de tous les phénomènes de désagrégation du corps social est-il sensiblement moins élevé au Japon que dans les autres pays industrialisés ? Comment la société japonaise garde-t-elle son équilibre au gré des changements précipités qui y sont intervenus au cours des dernières années ? Les psychiatres n'y sont pour rien ; il faut, en revanche, être attentif à la force de cohésion inhérente à notre société. Il y a, chez les Japonais, une propension très forte à garder un équilibre entre la stabilité de l'individu et celle de la société qu'ils considèrent comme liées l'une à l'autre. Les Japonais ne vivent pas comme des individualistes à la recherche unique de leur équilibre personnel, ni comme des « socialistes » uniquement préoccupés des progrès de la société. Le Japon n'est certes pas le seul pays où la réalisation d'un tel équilibre est recherchée, mais il est intéressant de noter que chez nous cette recherche est instinctive. J'irai même plus loin en disant que mes compatriotes font rarement la différence entre équilibre personnel et stabilité sociale. Ainsi, les Japonais ne sont pas individuellement égoïstes, mais il existe un égoïsme de groupe. Ils peuvent même être très égoïstes lorsqu'ils agissent en groupe. Cela a existé de tout temps. Aujourd'hui, cet égoïsme devient plus apparent qu'autrefois parce qu'il n'y a plus de barrière. Dans le Japon féodal, lorsque le comportement égoïste d'un groupe mettait en péril la société, un ordre d'en haut tranchait le conflit : le groupe à l'origine de toute déstabilisation recevait un ordre de *seppuku* (hara-kiri). Le Japon connaît donc aujourd'hui un problème qui n'existait pas hier : celui de l'autorité arbitrale.

— Alors, rien n'a changé, sinon l'agressivité et l'égoïsme de groupes accentuant les rivalités par suite de l'absence d'autorité...

— 70 % des Japonais vivent aujourd'hui dans la communauté urbaine, et leur mentalité est la même qu'autrefois. C'est une

mentalité de classe moyenne qui adhère à un concept que nous appelons *Amae*, du verbe *Amaeru*, signifiant : présumer et dépendre de l'amour de l'autre. Le psychanalyste britannique Michael Balint décrit très bien ce phénomène. Lorsque vous dites : *j'aime*, cela signifie que vous êtes dans un processus actif à l'égard de quelqu'un ou de quelque chose. Mais derrière cela existe également un processus passif : c'est le désir d'être aimé. En japonais on ne peut pas dire : *je t'aime*, d'un point de vue actif... il n'y a pas de mot. L'*amae*, c'est ce concept d'instinct de l'homme, tendant à créer une harmonie totale avec son environnement. La sensibilité des Japonais est donc très aiguë et il leur est facile d' « entrer dans les chaussures des autres ». Mais ça n'est pas de l'altruisme. C'est un instinct de conservation de l'harmonie de son environnement et un sentiment inné de dépendance vis-à-vis de l'« autre ».

— La recherche de l'*amae* n'est pas forcément génératrice d'harmonie, elle peut aussi devenir source de conflits, dans la sexualité par exemple...

— Il est vrai que chaque race projette sur une autre ses fantasmes et tout ce qui est tabou, et qu'elle ne peut qu'imaginer, mais non admettre chez elle.

— Comment expliquez-vous que la pornographie en provenance de l'étranger soit censurée et pas celle fabriquée au Japon ? La pornographie américaine serait-elle plus pernicieuse que la pornographie japonaise ?

— L'appel sexuel est amplifié par l'exotisme, voyez le succès ici de Marilyn Monroe ou de Brigitte Bardot. Il suffit de regarder sur nos murs les affiches publicitaires, on ne voit que des blondes sculpturales. En réalité, le Japon ne diffère pas tellement de l'Occident, la sexualité est commune à l'humanité, sans distinction de race, mais Freud n'y est pas applicable. Je récuse pour les Japonais le rôle de la libido. Au Japon, plus que partout ailleurs, le sentiment et le sexe sont liés.

— Est-ce encore là une manifestation de l'esprit de groupe ?

— Oui, mais cela ne veut pas dire que je le condamne sous prétexte qu'il abrite parfois toute une série d'actions individuelles égoïstes. L'*amae*, c'est l'instinct du troupeau. L'égoïsme des groupes dénature souvent l'*amae*, ce qui rend difficile par exemple nos relations avec les pays étrangers et nous vaut en retour d'être traités avec mépris de *Japan Inc* (société Japon). Mais je reste persuadé que la facilité des Japonais à se regrouper et à adhérer ensemble à certaines règles est un facteur de stabilité aussi bien individuelle que sociale.

Cette faculté de regroupement a survécu à tous les traumatismes de l'urbanisation et de la modernisation et a sans doute évité une rupture dans notre société. Tenez, je suis un psychiatre, un médecin. Je soigne donc des malades. Or la maladie mentale, en France comme au Japon, est une caricature de la culture dont elle reflète en quelque sorte le côté excentrique. En France, le psychiatre intervient pour permettre à un individu de retrouver sa personnalité, son individualité.

Moi, j'interviens pour permettre à mes malades de retrouver le sens du groupe, car l'incapacité de l'individu à former un groupe ou à s'y joindre est dans ce pays un signe de déséquilibre... Selon le professeur Doï, les malades atteints de comportements individualistes ou marginaux franchissent une étape de leur guérison en retrouvant une communauté au sein même de l'hôpital psychiatrique où ils sont soignés. Ensuite c'est un problème de transfert d'une communauté à l'autre, de celle où évolue le malade pendant son séjour à l'hôpital à celle où il était intégré avant sa maladie...

Débarquer au Japon pour la première fois...

A *Yokohama*, lorsque je débarque du *Laos*, l'un des trois paquebots de la ligne d'Extrême-Orient des Messageries maritimes, j'ai navigué, escales comprises, trente-deux jours. Le navire est déjà à quai depuis plus d'une heure; je ne suis pas pressé de quitter ma cabine et ces salons où j'ai élu domicile durant plus d'un mois. Je boucle ma valise, lorsque le commissaire de bord encadre sa silhouette à l'entrée : « On vous cherche partout... Des Japonais... » J'ai déjà salué le conseiller culturel de l'ambassade, Pierre-Louis Blanc, venu attendre sa sœur Josy Anne, et je m'apprête à prendre mon dernier déjeuner à bord si on accepte de me servir. Il est plus de treize heures. J'aperçois derrière le commissaire une femme petite, avenante, qui me tend la main et fait les présentations en français. Je ne retiens pas les noms, mais elle m'explique qu'elle est venue avec le chef du bureau des liaisons extérieures de la NHK, la chaîne nationale de la T.V. japonaise. Ils me cherchent partout depuis une heure; cela a l'air de beaucoup l'amuser car elle rit. Tout le monde rit. J'invite donc tout le monde à venir rire avec moi dans la salle à manger, et, par la même occasion, à prendre une collation. Le menu est maigre, les cuisines sont fermées. La conversation se réduit à des questions de pure forme sur le voyage, appelant des réponses laconiques que le chef de service ponctue invariablement d'un raclement de gorge, suivi de *sodés-né*, ce qui peut, paraît-il, se traduire, je l'ai appris depuis, par « Ah ! bien, bien !... » Le repas est vite expédié. Puis un Japonais, chauffeur de son état, prend mes bagages; me voici conduit à mon hôtel dans la somptueuse limousine américaine envoyée par la télévision. Le chauffeur a mis sa casquette blanche aux armes de la NHK. Il ouvre et referme les portières avec cérémonie. Nous démarrons vers Tokyo. J'ouvre grand les yeux. Je ne comprends pas ce qui arrive. Nous nous engageons interminablement dans des rues étroites où la voiture peut à peine passer. Il n'y a pas de trottoir. Une débauche de fils électriques fait penser à un « Buffet » anarchique. Des maisons basses en bois bordent sans fin la chaussée alternant avec de petites boutiques, des barrières à claire-voie. Pas un immeuble en vue. On tourne à droite, on tourne

à gauche, enfin un peu d'espace, l'avenue est un peu plus large; on passe près d'une gare que je reconnâtrai par la suite comme étant celle de *Shinagawa*. Après une heure d'une interminable et épuisante course, je me retrouve au milieu d'un jardin face à un parc. Je n'ai pas encore vu un seul immeuble. J'ai l'impression d'être en pleine campagne. Une campagne à la japonaise, très peuplée, avec beaucoup de circulation. Mon nouveau domicile se trouve à cent mètres de l'ambassade de France, à quelques centaines de mètres de deux ou trois autres chancelleries, en plein cœur d'*Azabu*, quartier résidentiel du centre de Tokyo. En attendant, je maudis les services de l'ambassade de m'avoir logé si loin de tout et je me promets de changer d'hôtel. L'hôtel *Azabu Prince* est entouré de jardins agréables, mais le quartier va être transformé sous peu. Devant et derrière l'hôtel, des immeubles de trois ou quatre étages, vont bientôt remplacer les espaces verts. J'ai emprunté la *Kanna-na-dori* ou 7^e Avenue qui ressemble à un boulevard extérieur circulaire totalement indépendant du réseau des autoroutes urbaines : circulation impossible, désordre d'urbanisation, anarchie de câbles de transport électrique, indications de direction uniquement en japonais. En vingt-cinq ans, sur cette artère, seul le carrefour de la *Meguro-Dori* sera transformé grâce à un passage souterrain permettant d'éviter les feux. A Tokyo ou Kyoto, dans toutes les villes du Japon que je connais, je retrouve des lieux familiers. Rien n'a changé à *Méguro*, à *Setagaya* ni même à *Shibuya*. L'immense gare voit débarquer et embarquer chaque jour des dizaines de milliers de banlieusards. Les rames de métro se suivent à deux minutes d'intervalle, sortant et entrant sans relâche au premier étage d'un grand magasin. Avant comme après le travail, le consommateur est à pied-d'œuvre. Du quai du métro, il n'a qu'une porte à franchir pour parcourir le rayon de lingerie féminine ou celui des jouets. Mais la nuit un étonnement renouvelé saisit le passant dans la débauche de néons, d'enseignes lumineuses, de journaux lumineux créant une atmosphère qu'on comparerait volontiers à celle de *Broadway* si on n'en ressentait aussitôt le caractère irréel. A *Broadway*, un néon est un néon. A *Shibuya*, un néon ressemble à un néon, mais on n'en est pas sûr, tant la lumière scintillante est créatrice d'une symphonie pour les yeux reçue par une foule dense qui monte et descend autour du visiteur étranger, comme sur un voilier en pleine mer la houle vient à vous. Rien ne bouge, puis soudain tout paraît tanguer, se déséquilibrer, enfin on passe et jamais un bruit n'arrive à faire perdre le sens de l'harmonie. La foule ne crie pas, elle murmure et s'écoule autour de soi, comme la lame se casse sur l'étrave par beau temps. Les rues calmes, étroites, sans trottoir sont bordées de petits jardins. Quatre ou cinq pierres permettent de franchir une bande de gazon pour atteindre une porte coulissante, à la fermeture symbolique, qui vous introduit dans une maison de bois fine et délicate. On laisse ses chaussures à l'entrée. On les troque pour les *zori*, chaussons immunisés contre la poussière de l'extérieur. Le long de corridors aux planchers volontairement

JEAN-CLAUDE COURDY

Les Japonais

**La vie de tous les jours
dans l'empire du Soleil Levant**

En 1963, Jean-Claude Courdy est nommé directeur du bureau qu'ouvre à Tokyo l'Office de Radiodiffusion Télévision Française. En 1969, il est élu par 140 organisations de presse président des journalistes étrangers : il devient alors l'interlocuteur privilégié du gouvernement japonais.

Durant sept ans, Jean-Claude Courdy sillonna le Japon, de Hokkaïdo au Kyushu, du Shikoku à Sado. Et depuis 1970, date de son retour en France, il y retournera chaque année.

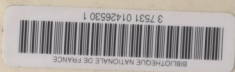
Jean-Claude Courdy a observé les Japonais, les a regardés vivre, évoluer, s'occidentaliser. Leur minutie, leur discipline, leur comportement qui défie la logique, l'ont tout d'abord dérouté, exaspéré même. Tout lui a semblé paradoxal, dualité insolite : un pays sans présent, penché sur le passé, fléchi sur le futur.

Dans la société japonaise, les cérémonies séculaires du thé, du bain, du mariage se déroulent toujours selon l'antique observance. Mais traditions et technologie coexistent : l'ordinaire est partout et les transports sont les plus sophistiqués et les plus rapides du monde.

Au-delà du miroir des scènes de la vie quotidienne observées dans les grands magasins, les marchés, les trains, les agences de voyages, Jean-Claude Courdy a donc cherché à capter l'image et le sens d'une civilisation.

Au fil des pages se dessine le visage d'un peuple qui, en permanence, relève de multiples défis. Et qui tente, dans une organisation du monde qui n'est pas faite pour lui, de s'insérer sans aliéner son individualité originelle.

Jean-Claude Courdy a obtenu en 1971 à l'Université de Columbia à New York, deux diplômes d'études supérieures : l'un de politique contemporaine japonaise, l'autre de politique chinoise.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

